



Félix Guattari : J'avais besoin de votre assistance éventuelle pour me clarifier les idées. Je me suis aperçu – cela fait partie, d'ailleurs, de ce que je voudrais exposer – que, dans certains cas, on ne pouvait pas se clarifier les idées tout seul, et qu'il fallait mettre en place un agencement d'énonciation, parce que, sinon, les idées vous tombent des mains... Je cherchais un polygone de sustentation des idées. Je ne sais pas si ce polygone est réalisé ici, on verra. Il était amorcé par une série de discussions épisodiques avec M. dans la presse de rencontres, de congrès..., où j'ai été amené à mettre en question des notions qui semblent aller de soi dans le domaine des systèmes de références à l'égard de (*inaudible*) et à relier un peu cet apport critique à celui que j'avais mené, depuis plus longtemps, avec Deleuze, sur l'autre système, disons, des références psychanalytiques.

Alors, au fond, mise à part aussi une séance qu'on avait fait là, au 125, (deux ou trois), souvent, je me suis posé la question de savoir s'il était opportun, judicieux, de sortir d'une perspective critique. Était-il concevable d'envisager une perspective méthodologique, pour essayer de rendre compte, d'une autre façon, des pratiques d'intervention – de thérapie, de psychanalyse, peu importe... Il s'agirait, donc, de formuler, dans cette perspective, une série de points de repère, dont le premier objet serait de servir de garde-fou ; d'empêcher de retomber dans ces espèces d'évidences, d'idées reçues, qui nous collent, vraiment, complètement à la peau, dans toutes ces professions.

J'avoue que je suis encore très hésitant. C'est l'insistance de M. qui me pousse là, simplement, je dirais, à essayer. Ce n'est pas vraiment un projet très délibéré, un corps consistant. Pour moi, il n'aura de sens que si ça fonctionne. C'est-à-dire, très précisément, si les différentes avancées théoriques que je proposerai ici, servent effectivement aux gens. Parce que, moi, elles me servent pour ce que je fais, donc, je veux dire, ça me suffit très bien, je n'ai pas besoin d'un exposé ! Mais, par exemple, j'ai apporté une certaine insistance sur l'hétérogénéité des composantes qui rentrent en jeu dans les systèmes, la problématique des singularités, etc. ; et j'ai vu que, dans la mesure où ça me permettait vraiment, d'avancer dans mon dialogue avec M., ça valait le coup. Sinon, je n'ai pas envie, moi, de faire un échafaudage théorique pour le plaisir !

Donc, ce qui m'intéresserait, c'est un peu d'avancer, en fait, à partir d'une certaine *tabula rasa* ; d'étalonner, vraiment comme dans une démarche de réduction phénoménologique, exactement ce qui tient et ce qui ne tient pas ; et puis, de balancer absolument tout, y compris des choses qui paraissent évidentes parce qu'on les traîne avec soi depuis vingt, trente ans, c'est tout.

Je trouvais très intéressant, moi, (avec ce type que V. suit – Max et les ferrailleurs –) au fond là, en quelques remarques, de voir que, peut-être, on pouvait se servir d'un certain nombre de notions – relatives, notamment, à cette théorie des agencements – pour avoir la meilleure disponibilité, le meilleur accueil possible pour l'entrée d'une série de données. Alors qu'une optique strictement psychanalytique, ou strictement de thérapie familiale, aurait peut-être – c'est une hypothèse – pu conduire à ne pas porter toute l'attention nécessaire à un certain nombre d'éléments singuliers. Alors là, je pense en particulier à, littéralement, ce que l'on peut appeler ton « fantasme » : il y avait derrière cette affaire un « coup fourré ». Qu'est-ce qu'on fait de ça, quand apparaît chez le

thérapeute l'impression qu'il y a un coup fourré derrière ça ? Mais un coup fourré pas du tout œdien, non, vraiment un coup fourré, un truc bizarre, trafic, voilà...

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas tellement de discuter des choses que j'avance, figurez-vous, il y a un certain seuil où je m'en fous de discuter de ce que j'avance : si vous pensez autre chose, très bien ! C'est plutôt de voir si ça peut fonctionner ; si on peut les mettre en fonctionnement dans les pratiques des uns et des autres, c'est cela qui serait, un petit peu, l'objet de ces rencontres.

La première remarque, qui est très ordinaire, (non, pas ordinaire, mais que je répète, parce que je l'ai toujours dit par ailleurs) c'est que, bien entendu, je ne présente pas la Schizoanalyse comme une nouvelle spécialité qui se mettrait sur les rangs des autres spécialités. J'avais dit, à la sortie de l'*Anti-Œdipe* : s'il doit y avoir, quelque part, de la schizoanalyse, c'est qu'elle existe déjà, par ci par là, donc il n'y a pas lieu de créer une société particulière.

La schizoanalyse se définirait essentiellement en dehors d'un champ particulier de pratique professionnelle, bien entendu donc, en dehors d'une société, d'une didactique, de je-ne-sais-trop-quoi. Et la formule la plus générale dont on pourrait partir serait : c'est *l'étude des incidences des agencements machiniques sur une problématique donnée*.

Évidemment, je reviendrai sur cette notion d'agencement machinique ; mais c'est la deuxième partie de la définition qui m'intéresse, c'est-à-dire, *une problématique donnée*, qui peut être : un tableau clinique, un fantasme conscient, un fantasme inconscient, une production esthétique, un fait social, etc.. Alors, *pourquoi* : « *agencement machinique* » ? D'abord, pour ne pas dire : « inconscient ». Pour ne pas spécifier une problématique relative à la subjectivité, aux pulsions, aux affects, à des choses de cette nature. D'une façon générale, les problèmes subjectifs, les problèmes affectifs, et même les questions d'ordre sémiologique pourront figurer, évidemment, dans la problématique schizoanalytique, mais à titre de cas d'espèce. Elles pourront aussi, dans la notion d'agencement, ne pas figurer. Il y a des agencements qui n'ont pas de composantes sémiotiques, des agencements qui n'ont pas de composantes subjectives, des agencements qui n'ont pas de composantes consciencielles, etc..

Donc, la problématique de la schizoanalyse est, au départ, décentrée par rapport à toute problématique du sujet, de l'être pensant, de l'être affectif, etc.. Ce point me semble assez important, parce que l'on aura affaire à des systèmes qui seront, au départ, indifféremment matériels ou sémiotiques, individuels ou collectifs, machiniques, au sein desquels peuvent rentrer les composantes les plus hétérogènes, les plus différentes les unes des autres.

La question est : « Peut-on considérer des entités, des agencements qui soient à cheval sur, qui mettent en interaction ces domaines radicalement hétérogènes ? »

J'avais dit – je ne sais plus dans quel contexte : « Oui, c'est en effet, une science où on mélange les torchons et les serviettes et des choses encore plus différentes ; et où l'on n'englobe même pas les torchons et les serviettes sous la rubrique générale du linge, mais où l'on entend encore que les torchons se différencient dans leur singularité de torchon ; c'est-à-dire que ça peut aller dans la direction du coup de torchon, ça peut aller dans des directions tout à fait particulières, tout à fait spécifiques, et pas du tout dans un système de généralisation qui consisterait à dire : si j'article torchon et serviette, l'un à côté de l'autre, c'est en tant que signifiants, ce n'est évidemment pas en tant que les torchons sont agencés dans tel contexte de... patron de bar en train d'essuyer avec un torchon, ou des choses de cette nature. Généralement, dans les perspectives psychanalytiques, on ne considère les choses qu'en tant que signifiant, mais on ne les considère pas en tant que référent, dans un champ social matériel donné. »

Là, il s'agit, effectivement, de les prendre dans ce champ, en tant que ce champ excède, lui, par définition, l'expression sémiotique qui en est donnée, et qu'il est porteur de singularités. Et, pour reprendre l'exemple du début, quand on dit : « j'ai l'impression qu'il y a un drôle de coup fourré là-dedans », ce n'est pas un coup symbolique, c'est, effectivement, un coup fourré, avec des vrais flics possibles, avec des vraies prisons, avec des sortes de boîtes chinoises encastrées les unes dans les autres, avec des découvertes, des surprises tout à fait objectives.

Les surprises, tu ne les sortiras pas de ton chapeau et de tes interprétations, mais elles défileront dans la réalité elle-même.

Alors, si on prend cette définition : étude de l'incidence des agencements machiniques – on laisse le terme « agencements machiniques », sur lequel on reviendra –, mais ça veut dire quoi, étude ? Est-ce que l'étude donne un statut particulier à ces objets ? Ces objets, étant pris dans un projet d'étude, rentrent-ils dans une logique particulière ? Est-ce qu'ils sont promus à un statut d'objets scientifiques ? etc..

Là, ma réponse va être très ambiguë, parce que, en raison même de la vocation théorique de la notion d'agencement machinique à englober des choses très hétérogènes, l'étude analytique peut relever d'un projet explicite, mais elle peut relever de projets non-explicites ; et donc, ne pas relever d'un langage spécialisé particulier, d'attitudes, de méthodes logiques, de méthodologies particulières. C'est un point très important : l'agencement d'énonciation analytique peut être (et c'est l'hypothèse, la ligne de travail, sur laquelle on se tiendra dans cette série de rencontres) un agencement délibéré, mais il peut, aussi, n'être pas élaboré en tant qu'agencement d'énonciation scientifique. Ceci renvoie à une vieille problématique – dont Jean-Claude se souvient – à l'époque de la Mutuelle, celle des analyseurs : il peut exister, dans les institutions et dans le système, des individus ou des collectifs qui sont – objectivement, si je puis dire – en position d'analyseurs des agencements machiniques (à l'époque, je devais dire : « des composantes de désir » ou « des problèmes inconscients dans le champ social »). Il y a des structures qui sont en position d'analyseurs, qui ne sont ni conscients, ni, d'aucune façon, investis à tenir cette position d'analyseurs : par exemple, tel groupe d'enfants dans une classe, le 22 mars en 68, etc.. Coluche, aujourd'hui, c'est un schizoanalyste. Si on lui disait ça, je ne sais pas ce qu'il dirait !

C'est extrêmement important, car – on le verra – la démarche particulière de la schizoanalyse ne consiste pas seulement à analyser des contenus, à analyser des données, mais à analyser les agencements qui œuvrent, énoncent, travaillent, fabriquent ces contenus, ces énoncés. Il n'y a jamais de dispositif *a priori* qui soit donné comme cure-type, comme quelque chose de cette nature.

Or, non seulement il n'y aura pas de protocole schizoanalytique d'énonciation stéréotypé préétabli, mais en outre, il y aura une problématique particulière qui consistera toujours à revoir ce que sont les agencements d'énonciation, compte tenu de ce que les données qui sont reçues dans l'analyse sont tributaires des agencements d'énonciation, et vice-versa.

De ce fait, il y aura plusieurs choix analytiques :

Le choix analytique auquel on pense le plus spontanément, est celui d'analyser les données qui sont fournies par la problématique en question : individu, groupe, œuvre d'art, etc..

L'autre choix analytique – et ils pourront coexister, ou alterner – sera de se poser la question de la constitution des agencements qui connectent, concoctent, concatènent ces données. Et là, on aura un problème très particulier, qui consistera à savoir comment un agencement analytique explicite entre en connexion, ou va à la découverte d'agencements d'énonciation non-explicites. C'est un point primordial. Si on reprend l'exemple du clan des ferrailleurs, il peut très bien se faire que ce qui se passe dans le bureau de V. avec la mère et la fille, à un moment donné, ne joue véritablement pas de fonction analytique à ce moment là ; mais ce qui peut jouer une fonction analytique, c'est le fait de mettre à jour, de détecter, et, d'une certaine façon, d'encourager,

d'appuyer, de faire fonctionner un relais analytique, qui sera le fait que la mère, les deux fils, et je-ne-sais-qui, reparlent ensemble de ce qui se passe.

Quant au « ce-qui-se-passe » entre la mère et la fille – et notamment les fameux coups fourrés –, il peut se faire que l'agencement analytique explicite n'en ait jamais connaissance. Et, dans cette hypothèse, c'est tout à fait de ça qu'il s'agit, car s'il s'agit, effectivement d'un coup fourré grave, il n'y a aucune sorte de raison – ni aucun intérêt, d'ailleurs – à ce que ça vienne à la conscience, à l'explicitation de l'agencement dit analytique explicite – et qui, en l'occurrence, n'est peut-être pas analytique.

Donc, les agencements d'énonciation analytique peuvent entretenir entre eux :

- des rapports de production
- des rapports de prolifération
- des rapports rhizomatiques.

Et cette problématique des relais d'agencements d'énonciation importe tout autant que celle qui consiste à analyser les données.

On pourrait, là, faire une parenthèse, et ré-examiner les notions de transfert, de psychanalyse ; refaire un examen critique – peut-être y reviendra-t-on une autre fois – de ce que ça implique, de ce que l'attitude de refermeture de l'analyse dans l'histoire du Freudisme a impliqué comme méconnaissance de cette problématique. Mais, rappelez-vous simplement la situation du cas du petit Hans. Il y avait, là, un dispositif d'agencement d'énonciation analytique très particulier, en ce sens que Freud, le psychanalyste, n'est que terminal, n'a jamais vu l'enfant ; il envoie ses consignes – ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, à mon avis ! Par contre, il y a un agencement d'énonciation analytique – différent, d'ailleurs – qui s'étage entre le père/l'enfant, le père/la mère, et peut-être l'enfant tout seul, et peut-être l'enfant avec la petite voisine... On voit qu'il y a tout un rhizome d'agencements analytiques, qui sont plutôt écrabouillés qu'autre chose par les interprétations centrales, qui, du Professeur Freud, viennent rabattre tout cela.

M : (inaudible)

Quand Freud rencontre le petit Hans, plus tard :

Freud : Comment tu vas ?

Hans : Très bien !

Freud : Et tes parents ?

Hans : Ils se sont séparés quand je suis allé mieux. (*rires*)

Ce n'est pas inintéressant non plus comme élément ; ce n'est absolument pas pris en ligne de compte, évidemment !

F : Il y aura un troisième choix analytique, que je vous signale, mais sur lequel on ne va pas parler maintenant, c'est celui de l'exploration du champ des possibles, le champ des lignes de fuite machiniques. C'est un peu illustré (puisqu'on en parlait tout à l'heure, avant que la réunion ne commence), ça, par le cas de Louis, le fils de Claude ; quelque chose qui consiste à dire : « Écoutez, au point où l'on en est, vous prenez votre carnet d'adresses, de numéros de téléphone, vous téléphonez systématiquement, vous prospectez tout ce qui peut exister comme point de singularité résiduel (parce que tout s'est fait balayer dans une espèce de redondance domestique de vie complètement encerclée), et puis vous allez à la prospection de champs de possibles ! » Lesquels ? Et bien, justement ! Par définition, on n'en sait rien ; ça, ce n'est pas donné dans l'analyse.

L'analyse, là, n'est plus dans le donné (puisque rien n'est donné) ; elle n'est plus dans l'agencement d'énonciation, parce que, là, il n'est pas encore donné ; elle est dans les lignes de possibilités qui sont recelées par tel type d'éléments... C'est quelque chose que nous avons fréquemment rencontré avec M. sur la problématique des points de singularité : à un certain moment, il y a un

truc qui te saute au nez, dont, vraiment, tu n'as rien à dire – et pourtant, il te saute au nez ! Tu n'as rien d'autre à dire que le fait qu'il te saute au nez, mais ce n'est pas rien, justement ! Et quelquefois, en suivant la piste (piste a-signifiante, qui n'a pas lieu d'être suivie en raison d'un protocole, de quelque code pré-établi), on s'aperçoit alors, qu'il y a un nouveau type d'agencement qui se profile, en fonction d'un certain nombre de caractéristiques d'agencements (sur lesquelles je reviendrai) :

- un nouveau territoire d'agencement
- une nouvelle ritournelle
- un nouveau mode de sémiotisation
- un nouveau type de composantes, relais, etc..

M : Moi, j'ai un problème de logique, très simple, que je vais soumettre au groupe, si le groupe est d'accord : je voudrais que, chaque fois que tu avances une notion nouvelle, tu le fasses à partir d'un exemple précis, comme tu le fais maintenant, ne serait-ce que pour nous aider à nous ancrer un peu dans quelque chose qui fait sens pour nous, chaque fois qu'on aurait à penser en des termes relativement abstraits... Quand tu parles de nos discussions sur la problématique des points de singularité, donnes un exemple spécifique de situation où...

F : Mais ça... On en parlera spécialement de ces problèmes de singularité. Je ne vais pas m'amuser à donner des exemples à chaque mot que j'emploie, parce que... je ne vais pas y arriver ! On prendra des exemples sur chaque notion, quand on les traitera en particulier.

M : D'accord !

X : Quand tu dis qu'il y a plusieurs voies d'exploration (soit les données elles-mêmes, soit les agencements, comment ils se trafiquent entre eux, soit les champs de fuite...), est-ce que cela ne dépend pas, chaque fois, tout simplement de la problématique ? Est-ce que cela ne peut pas être systématisé, ou bien est-ce que c'est complètement événementiel ?

F : Oui, c'est une question fondamentale, en ce sens que mon problème, il est là, justement : on peut considérer qu'on se débrouille, chacun, avec les moyens du bord ; et quand même, il serait peut-être opportun qu'un certain nombre de repérages méthodologiques te permettent, sinon de t'orienter dans les différents types de choix, en tous cas de voir ceux que tu ne prends pas, ceux que tu aurais pu prendre. À mon avis, il ne s'agit pas d'un problème d'orientation positive – quelque chose qui indexerait la direction que tu dois prendre –, mais plutôt, le problème serait, surtout, de ne pas omettre les multiples autres potentialités, que tu seras tenté d'oublier, simplement par préjugé, préjugé psychanalytique, préjugé de systémicien, etc.. Est-ce que c'est intéressant de faire un développement théorique, une sorte de formation, dans ce domaine ?

Un autre mot d'ordre, aussi, ancien, dans ce domaine, était celui de ne pas nuire ; et cela rejoint la question que tu poses en ce sens que, avec les meilleures intentions du monde, on ne s'aperçoit pas que, parfois, on interdit l'entrée d'une ligne de travail relatif à des agencements mécaniques, tout simplement parce qu'on les attend à un endroit, alors qu'ils arrivent à un autre !

Y : Quand il y en a énormément, on ne sait plus quoi en faire ! On travaille, parfois, sur des matériaux tellement hétérogènes !...

F : Exactement ! En plus ! Voilà une autre dimension relative au choix...

M : En réalité, on travaille avec, sans s'en rendre compte : on le réalise après coup ! Je le vois constamment... On s'imagine faire des choses très logiques, autour d'une grille explicative extrêmement réductrice, mais après... tu vois... C'est l'histoire de A. qui me dit : « Tu ouvres ta valise, constamment, tu la refermes, — Ah mon dieu ! je n'avais pas remarqué ! » ; et il me dit : « Mais, tu vois bien, la nuit, on parle beaucoup de valises, et que la mère triture son sac, il y a quelque chose qui se passe au niveau du rêve ». En fait, on emploie ces singularités sans même s'en rendre compte !

F : Bien sûr, oui. Mais alors là, le problème est de savoir si on peut sortir d'une hypothèse – qui n'est pas la mienne, en tous cas – non-directiviste, où... « tout va bien », « faites n'importe quoi et ça ira toujours ».

Est-ce qu'on peut imaginer une micro-politique de l'analyse qui permette, donc, de créer des conditions optimales pour le développement d'un processus analytique ? Moi, j'ai tendance à penser que oui ; j'ai tendance à penser, qu'au fond, un certain nombre de repérages – notamment sur les histoires de singularité mais pas seulement, sur la question, aussi, des trous noirs, qui pour moi, est une histoire très importante ; sur celle aussi de ne pas minimiser certains types de composantes de passage, etc. – peuvent, effectivement, ouvrir la possibilité d'une productivité des agencements d'énonciation, qui, sinon, ne sont pas...

X : Efficaces.

F : C'est ça. Une autre raison est que, parfois, quand il se passe, effectivement, quelque chose, on n'est pas bien en mesure d'en rendre compte. Ce qui s'est passé, parfois, on peut l'attribuer à autre chose. D'ailleurs, c'est fréquent, je crois, dans la thérapie familiale : c'est une pratique généralement efficace, où il se passe effectivement quelque chose, mais dont il est rendu compte par des appareils théoriques qui, à mon avis, sont quelquefois tout à fait en dehors du coup. Quand ça marche, ça marche, mais... à un moment ou à un autre, ce même appareillage théorique fera l'effet inverse : il fera un effet de blocage, parce qu'on n'a pas vu, en fait, ce qui pouvait intervenir à telle ou telle séquence.

M : D'ailleurs, des personnes différentes emploient le même outillage théorique de façons extrêmement différentes. Les résultats spécifiques, pour certaines personnes, ne sont que l'actualisation d'une pratique, qui n'est pas du tout une pratique liée à l'appareillage.

F : Exactement !

X : En somme, chacun a un potentiel thérapeutique, et puis ça fonctionne... ou ça ne fonctionne pas !

M : (*inaudible*)...analyse, tu n'as pas une sorte de ligne majeure, mais une multiplicité d'approches, en fonction des écoles. Et la pratique, elle, est essentiellement individuelle...

F : D'une façon générale, je disais que la problématique des agencements collectifs et des agencements machiniques (j'expliquerai la différence après) ne comportait pas nécessairement de composantes de sémiologie signifiante, de faits subjectifs, de faits inter-subjectifs, de faits conscients. De quoi je parle là ? Vous voulez des exemples ?

– *agencement non-sémiotisé* : cela peut être, par exemple, un système de codage endocrinien, ou un système de régulation nerveuse, qui ne relèvent pas de composantes sémiotiques à proprement parler. Il y a des systèmes d'encodage qui peuvent avoir une importance en tant que tels.

– *agencement sémiotisé, mais non-subjectif* : tu peux avoir des sémiotiques perceptives, des afférences perceptives, ou des phénomènes comme ceux de la cuirasse, du tonus respiratoire, dont parle Reich ; ou des rapports qui sont sémiotisés, mais qui ne sont pas repérés subjectivement : des rapports phallogratiques dans la société, des choses comme ça.

– *rapports subjectifs subjectivisés, mais non conscientisés* : ce sont, par exemple, des rapports de caractère éthologique, des rapports de soumission, de séduction ; des rapports de territoire, des apprentissages par emprunts, etc..

Il y a, donc, toute une série de composantes qui peuvent entrer dans les agencements, dont il n'y a pas lieu de dire qu'elles relèvent d'une problématique du sujet inconscient.

Là, un Freudien ou un Lacanien pourrait objecter : l'inconscient dont vous parlez, ce n'est pas l'inconscient psychanalytique. C'est un inconscient qui existe, certes, mais l'inconscient psychanalytique est spécifié comme inconscient relatif à des chaînes signifiantes, relatif à une subjectivation, à des phénomènes éventuels de conscientisation, etc..

Moi, je dis : l'inconscient dont je parle est à deux parties ou : il y a deux inconscients, et ça fait partie du même champ, bien entendu.

Il y a un inconscient machinique moléculaire, qui relève de systèmes de codages, de systèmes automatiques, de systèmes de moulages, de systèmes d'emprunts, etc. , qui ne mettent en jeu ni des chaînes sémiotiques, ni des phénomènes de subjectivation de rapports sujet/objet, ni des phénomènes de conscience ; qui mettent en jeu ce que j'appelle des phénomènes d'asservissement machinique, où des fonctions, des organes entrent directement en interaction avec des systèmes machiniques, des systèmes sémiotiques. L'exemple que je prends toujours, est celui de la conduite automobile en état de rêverie. Tout fonctionne en dehors de la conscience, tous les réflexes, on pense à autre chose, et même, à la limite, on dort ; et puis, il y a un signal sémiotique de réveil qui, d'un seul coup, fait reprendre conscience, et réinjecte des chaînes signifiantes. Il y a, donc, un inconscient d'asservissement machinique.

Et puis, il y a un inconscient, cette fois, lui, subjectif moiïque, personologique, éventuellement familialiste : inconscient signifiant, œdipien ; inconscient molaire, où apparaissent des identités, des objets, des sujets, des discours, etc..

Curieusement, j'en étais venu à une idée qui est, peut-être une fantaisie : on pourrait prendre cette distinction, en disant qu'il y a un inconscient relatif et un inconscient absolu.

Mais alors, ce qui m'apparaissait être l'inconscient absolu c'était la conscience, précisément : la conscience non-thétique, la conscience sans objet, des mécanismes d'asservissement.

Car, dans le type de présence-à-soi-sans-objet, qui est celui des exemples que je prends (la conduite automobile ou l'écoute de la musique), il y a un phénomène de conscientisation ; plus exactement, il y en a plusieurs, parce qu'ils sont tous différents les uns des autres.

Il y a une conscience sans objet, qui est l'inconscient absolu.

Là, il faudrait peut-être creuser. C'est, à mon avis, un problème théorique intéressant. Du moment qu'un processus d'encodage, quel qu'il soit, est pris dans un agencement, on doit pouvoir parler d'un phénomène de conscience : il y a une conscience de l'inconscient dans le rêve, mais il y a, évidemment, une conscience onirique particulière dans le rêve. Il y a une conscience dans la Méditation Transcendantale, dans le Bouddhisme Zen, dans le phénomène de rupture du rapport à l'objet.

Cela pourrait peut-être nous aider à sortir de cette aporie qu'est l'idée d'une subjectivité inconsciente, et du problème de la conscience, etc..

En fait, il y a des milliards de consciences, et peut-être que la conscience absolue est celle qui est afférente à des processus d'encodage, à des montages affectifs, psychosomatiques, perceptifs..., et où il n'y a plus de rapports subjectifs.

Il y aurait, donc, une conscience a-subjective qui serait quelque part l'inconscient absolu.

X : C'est biologique !

F : Oui, bien sûr.

P : Je me demandais si, dans le versant machinique moléculaire, tu ne reprenais pas ce que tu mettais au compte, il y a quelques années du désir ? Quelque chose, effectivement, de foncièrement hétérogène, chaotique, rhizomatique, etc. ; dont la digitalisation – dont le marquage, si tu veux, par des codes de type linguistique – dégagerait ce que Lacan appelle, lui, l'inconscient. Ce qui lui permet – à lui ou aux gens qui s'occupent de psychotiques derrière lui – de dire : « Le schizophrène n'a pas d'inconscient ».

Est-ce la même partition, en quelque sorte, entre ce qui est pris dans les mailles d'un système de signification ou de signifiance, et ce qui ne l'est pas – tout le reste, qui est l'essentiel ?

F : Tout à fait ! Il y a juste un point qui me gêne dans ce que tu dis, c'est que je ne pense pas du tout rétablir là un niveau qui serait l'opposition : processus primaire/processus secondaire. Je ne pense pas, en particulier, qu'il y ait un niveau de chaos de quoi-que-ce-soit de cette nature. C'est vrai – et là, je crois que tu as raison de le souligner – il n'y a pas de processus de digitalisation, mais il y a d'autres modes de sémiotisation, qui sont tout aussi rigoureux, machiniques, exacts, et complexes ; et ce n'est pas parce qu'on échappe à la digitalisation qu'on tombe dans le chaos, qu'on sombre dans l'indifférenciation. C'est la seule réserve que je ferai.

La problématique du désir ? Oui. Sauf que je voudrais, surtout, échapper maintenant à quelque chose qui a peut-être créé une ambiguïté au niveau de l'Anti-Œdipe ; à toute assimilation des flux de désir avec une problématique, disons, économique ; avec une problématique de la libido, ou des choses de cet ordre.

C'est donc, peut-être, pour cela que je préfère parler de composantes hétérogènes, de systèmes d'interaction, de systèmes de fonctionnements machiniques, qui ne mettent pas en jeu une catégorie générale de flux, pouvant faire penser à une problématique économique. Car je crois que c'est là qu'on va déboucher maintenant :

Donc, on dit que, quand il y a du sujet, de la conscience du signifiant, il ne s'agit jamais d'entités transcendantes, qui se maintiennent à travers les espaces, à travers les situations, à travers le temps, mais il s'agit, disons simplement, de carrefours, d'agencements.

Ce qu'on retrouve, c'est un phénomène de carrefour, un phénomène d'intersection, mais ça ne veut pas dire que cette intersection, ce carrefour, soit une constante.

Lorsqu'un des agencements qui concourent à ce carrefour perd sa consistance, il peut y avoir défaillance d'un phénomène de subjectivation ; d'un *des* phénomènes de subjectivation – il y en a autant que d'agencements d'énonciation, en l'occurrence.

Je vais prendre un exemple, pour faire plaisir à M.

Une chanteuse professionnelle – qui a donc un niveau de compétence bien élaboré – perd sa mère. La semaine qui suit, elle perd deux octaves, se met à chanter faux, toute sa compétence tombe en

ruines. Il lui faudra un long travail pour la reconquérir... Exercice en bas de page : interprétez la chose ! Vous imaginez tous les pièges...

Parmi les différentes caractéristiques qui me paraissent fondamentales pour pouvoir dire « il y a agencement » ou « il n'y a pas agencement », on verra des caractéristiques de déploiement de coordonnées spatio-temporelles : déploiement d'un espace où l'agencement s'installe, un territoire ; et déploiement d'une espèce d'espace déterritorialisé, qui est le temps – mais le temps se manifestant sous forme de ritournelle, de cristaux de temps.

Cette femme est sujet-chanteuse au carrefour de dizaines d'agencements (les plus prégnants : son agencement territorial, son agencement par rapport à sa mère, par rapport au chant, par rapport à son amant, que sais-je ?). C'est cela qui fait sa consistance subjective : quand elle a des raisons de se lever, de dire quelque chose, de marcher... , là, c'est la mise en connexion de ces agencements qui fonctionne, et pas d'autres.

Mais, quand on lui perce, comme un ballon, quand on lui fout par terre un de ces agencements là – à savoir une certaine territorialité maternelle – il peut y avoir un effet d'affaissement subjectif ; et il peut y avoir le fait que les autres territoires rétrécissent.

Soit phénomène de rétrécissement (en l'occurrence).

Soit phénomène de trou noir, c'est-à-dire cessation complète, purement et simplement, d'autres secteurs, qui serait des symptômes explicites. Mais là, ça n'a pas pris la forme d'un symptôme ou d'une inhibition, mais celle d'une restriction, qu'elle a pu mesurer, seulement en raison de sa compétence particulière à la repérer. En effet, si elle n'avait pas été chanteuse professionnelle, elle ne se serait même pas aperçu qu'elle n'avait plus ses possibilités de chanter.

X : Mais peut-être autre chose serait-il arrivé alors ?

F : Il serait peut-être arrivé autre chose, mais en particulier, elle aurait perdu les mêmes octaves, les mêmes compétences ; étant donné qu'elle ne les aurait pas travaillées, elle ne l'aurait pas repéré, pas consciencialisé. C'est en raison de son niveau de compétence et de performance dans ce domaine, qu'elle peut repérer un rétrécissement, là. Sinon, le même type de fading du sujet se serait produit, et dans un climat général de dépression, mais sans avoir repéré exactement ce que sont les index correspondants.

C'est quelque chose que vous voyez, par exemple, dans la fatigue en automobile : il est souvent extrêmement difficile de se rendre compte qu'on est fatigué, qu'on est en train de s'endormir. Il faut avoir un certain type de points de repère ; il faudrait presque... je ne sais pas... faire des multiplications ou des divisions pour dire : je suis en train de m'endormir...

M : Je ne suis pas convaincu ! Ce n'est pas par hasard... une fille qui vient me voir en me disant : « J'ai le mal de mer » et qui, juste après, me parle de sa mère... (*inaudible*)..... Là, tu dis : « Si cette fille n'était pas chanteuse, il n'est pas impossible qu'elle ait perdu ces mêmes octaves, mais elle ne pourrait s'en rendre compte. » Je ne suis pas convaincu : dans quelle mesure la perte d'octaves particuliers n'a-t-elle pas une fonction en relation avec la perte de sa mère ?

F : Et voilà ! Mais c'est toute mon hypothèse... et moi, j'en suis convaincu ! Et je pense que c'est sur cette hypothèse là, qu'on doit réfléchir.

X : On peut, aussi, dire que c'est punitif : qu'elle a perdu sa mère... et que...

F : Voilà ! On peut sortir toute la batterie de cuisine intentionnelle là-dessus ! Alors que, dans mon hypothèse, les quatre ou cinq caractéristiques d'agencements (que nous allons prendre en considération) montreront qu'il y a toujours une problématique, que j'appellerai...

(Fin d'une bande)...

F : Il peut y avoir, effectivement, un problème d'un des quanta, d'une des caractéristiques des agencements : celui d'une certaine dimension de la persistance spatio-temporelle de l'agencement (traits de visagété, ritournelle, etc.). Mais il ne sera pas nécessaire de faire un montage par rapport à des instances psychologiques transcendantes (autopunition, identification...) pour rendre compte de ce que les rapports inter-agencements, sur lesquels était fondé le mode de subjectivation de cette femme, perdent leur consistance, du fait qu'une de ces composantes d'agencement perd sa consistance.

De fait, dans la mesure où la mère meurt, il y a bien là un certain type de visagété, de ritournelle, qui s'affaisse. Et cela peut très bien entraîner, soit un phénomène de trou noir, soit un phénomène d'affaissement, de recul. Du coup, cela rend parfaitement compte de ce que d'autres territoires – comme un territoire musical – en subissent immédiatement le contrecoup.

Cette explication, évidemment, est beaucoup moins plaisante, elle a beaucoup moins de magie que les autres explications !

P : L'hystérie.

F : Oui, exactement ! (je l'avais marqué, d'ailleurs)... Donc, cela a beaucoup moins d'intérêt que les systèmes identificatoires, d'introjection, de mauvaise mère, de punitivité, de pulsion de mort, et de... je-ne-sais-pas-quoi, d'ailleurs... J'ai la chance d'oublier de plus en plus... il faudra que vous m'aidiez à l'occasion...

Le système de cartographie, dans ce que je vous propose de travailler, n'est pas magique du tout. C'est un problème, cette perte de magie !... Et, s'il doit y en avoir, il faudra la trouver ailleurs, dans le clan des Ferrailleurs ou je-ne-sais-quoi mais pas dans ce que tu apporteras toi, en tant qu'analyste, ou... À mon avis, moins il y en a, de magie, dans l'analyse ou dans le transfert, et mieux les gens se portent ! Mais c'est plutôt dès qu'il y en a, qu'il faut alors vraiment s'inquiéter !...

P : ...De laisser ouverte la possibilité – non pas qu'on interprète – mais qu'on articule différemment des plans aussi éloignés, apparemment, que la voix – le système phonologique – et la voix – la musique comme donnée abstraite – et la structure familiale, cela implique aussi l'hypothèse d'autres types de connexions que ceux qu'on a pu imaginer jusqu'à présent.

F : ...en particulier sur deux modes :

- Soit sur le mode de la mise en écho des phénomènes de trou noir ; ils peuvent, eux, mettre en écho les choses les plus différentes les unes des autres : une crampe d'estomac avec une représentation obsessionnelle de dire que j'ai la poisse ; avec une représentation du monde qui s'assombrit, les couleurs qui deviennent ternes, la myopie qui s'accélère... Des comportements de natures très différentes rentrent véritablement en écho, se mettent tous à marcher au pas, comme sur un pont, et ils sont en train de faire ébranler le pont de façon catastrophique ; parce que tous se mettent dans le même rythme binaire de trou noir : « C'est la merde. Ça marche pas ». Voilà ! Tout le monde se met à dire ça en même temps. Peu importe que ce soit des instances très différentes qui le disent. Il suffit qu'elles se mettent à le dire et à battre le rythme : il y a un phénomène de catastrophe qui se déclenche.

– Soit sur le deuxième mode, très différent, celui des composantes de passage : cette fois, ce n'est pas n'importe quoi qui communique avec n'importe quoi. C'est un certain type de possibilité que telle composante entre en concaténation avec d'autres composantes : ce que j'appellerai un phénomène de

diagrammatisme. Et, il faut vraiment avoir essayé d'étudier très précisément dans quelle marge ça marche, et dans quelle marge ça ne marche pas.

Y : Est-il important de définir la nature des liaisons qui se passent entre les différents agencements que tu peux repérer ainsi ?

F : Ah oui ! C'est le problème numéro un !

Y : Et comment ça s'articule ? Quelle est la nature de... ce qui fait le lien ?

F : C'est ce que nous allons étudier spécifiquement. Que sont les composantes de passage, quand elles existent ? Qu'est-ce qui fait que ça ne passe pas, par moments ? Qu'est-ce qui fait que ça fait effet de trou noir ? de catastrophe ? ou, tout au contraire, fusion d'agencements conjugaux, qu'on ne peut pas séparer, ou qu'il faudrait séparer à la hache, ou en tuant les gens, l'agencement n'est plus dissociable, etc.. Il s'agit de savoir ce qui fonctionne à ce moment là ?

Y : Il y a aussi un autre problème : quel type de conscience cela implique-t-il ?

F : Ce sera un problème – mineur, je pense – mais ce sera aussi un problème. Je ne crois pas qu'il sera prévalent.

Y : Tout à l'heure, à propos d'inconscient absolu et d'inconscient relatif, tu disais : il faut imaginer un mode de subjectivation conscientiel, conscientialisé, qui ne tombe surtout pas dans l'alternative rapport subjectif/représentation cosmique d'une libido. Donc, là, je crois qu'on est en plein dans ce problème ; parce que, si ce n'est ni l'un ni l'autre, effectivement cela pose le problème du diagrammatisme. Mais là, se pose très concrètement la question des connexions que ça implique...

Z : (*inaudible*) ... Qu'est-ce qui pourrait remplacer, comme mode de liaison, dans ce que tu proposes, ce qu'on a appelé, ce que Freud a appelé la Libido ou l'Éros ?

F : Voilà ! Le premier repère qu'on peut avoir, c'est déjà de se retirer de l'esprit toute infra-structure instinctuelle, pulsionnelle : infra-structure de besoin par rapport aux phénomènes d'énonciation sémiologiques.

Évidemment, les comportements codés (on ne les appelle plus « instincts », mais peu importe, cela peut s'appeler des phénomènes éthologiques, des phénomènes de grégarité, de fuite, de maternage) existent. Mais, quand ils interviendront dans les agencements, c'est de plain-pied qu'ils interviendront, et non à titre d'infrastructures. Comment est-ce possible ?

Ils interviendront directement, à titre de composantes qui interfèrent dans un agencement et dans un autre agencement : on trouvera des phénomènes de ritournelle, des phénomènes de rythme, de structure de visagété, ou des phénomènes de devenir-animaux, qui traverseront différents agencements. C'est ce qui permettra, justement, de les faire intervenir, notamment les phénomènes de territorialisation.

Les phénomènes de besoin, c'est la même chose : jamais un besoin (n'en déplaise à David Cooper ou je-ne-sais-qui, avec la nouvelle théorie des besoins !) ne devra être considéré comme infra-structure d'un fait subjectif.

Z : Lacan l'a toujours dit !

F : Ce n'est pas parce qu'il l'a dit, que je ne vais pas le dire !... Mais, je ne sais pas s'il l'a dit exactement comme je vais le dire maintenant ; à savoir que, un besoin d'alimentation (outre qu'il peut parfaitement s'abolir, c'est le cas de l'anorexie), on voit bien que ce n'est pas tellement un besoin fondamental : ça peut tout à fait s'arrêter. Il y a toutes sortes d'anorexies, il n'y a pas que des anorexies psychopathologiques : il y a des gens qui s'arrêtent de manger, comme ci, comme ça, parce que ça les ennuie, parce que ça les fatigue ; il y a des gens qui font la grève de la faim. Ce type de besoins est lié à des agencements collectifs, à des agencements sociaux, qui les déterminent entièrement. La faim, là, n'est absolument pas l'équivalent d'un instinct ou d'un besoin codé ; c'est quelque chose qui, dans un individu, représente le carrefour d'une instance sociale, géopolitique, économique, venant marquer son élément de croisement, son élément de sous-ensemble *sur* le personnage : ça fait de la faim ; ça pourrait ne pas en faire. Et ça fait tel type de faim, et pas tel autre.

Pour la sexualité, pour n'importe quel type de besoin, il s'agit toujours de l'interaction d'un agencement collectif extrêmement complexe, dans lequel rentrent des éléments, et pas du tout d'une infra-structure instinctuelle...

P : Une seconde ! À propos du besoin... Puisque tu parlais tout à l'heure des encodages biologiques, etc., pourquoi ne reconnaîtrais-tu pas là, l'existence d'encodages de ce type ? Parce qu'il y a quand même des limites. Il y a la mort, quand même.

F : Mais même la mort... Oui. Sauf qu'il se trouve qu'en l'occurrence, là, il s'agit d'encodages sociaux, et pas d'encodages biologiques. Encodages sociaux qui peuvent interférer avec des questions biologiques, éthologiques, écologiques, mais...

M : Quelqu'un a étudié la mort de toxicomanes... (*inaudible*)

Il montre que, ce qui mène le type à la mort, n'est nullement un besoin individuel, mais quelque chose qui a cristallisé, à un moment donné, ce contexte extrêmement complexe... (*inaudible*)

Ce besoin de mort peut être, simplement, vécu par l'individu comme lieu de croisement d'une série d'événements complexes, qui sont liés, à la fois à la famille, et à des contextes plus larges que la famille – dont le contexte de vie, d'institutions, du quartier, d'une multitude de rencontres et de croisements – qui font que ce gars est à un point, je dirai, de croisement singulier.

Et là, ça repose ma question vis-à-vis du sujet, et aussi de choses qui apparaissent (définitivement) relativement simples pour une série de marxistes (...), sur le besoin.

Eh ! Je dirai : le besoin, ça ne va pas de soi ! Non seulement parce qu'il y a des besoins aliénés ; mais parce qu'il y a des besoins qui sont, simplement, des besoins qui s'expriment *sur* quelqu'un, et qui ne sont qu'une sorte de recoupements multiples de toute une série de...

F : Il faut faire attention, parce que tu faisais référence à Lacan, et je ne suis pas, moi, convaincu qu'il soit allé au bout de sa critique.

Z : Peut-être n'est-il pas allé au bout, mais c'est vrai que c'est parti de là... (*inaudible*)...

F : La notion de pulsion, en tous cas, et la notion de représentant de la représentation, qu'on le veuille ou non, rétablissent bien ce dualisme et cette position infra-structurale que je mets en question ici.

La pulsion freudienne n'est pas conçue comme un instinct, mais comme une poussée non-programmée, qui n'est pas codée ; elle est relativement indifférenciée et relativement malléable.

Il n'empêche qu'on peut la définir par quatre éléments qui sont :

- sa source
- son but
- son objet
- son mode d'expression.

Or, sa source renvoie, incontestablement, à une théorie d'étayage et, quelque part, à des besoins. La sexualité orale est définie comme s'étayant sur la faim, etc.. La notion de zone érogène, je crois, devrait être mise tout à fait en cause, car elle implique bel et bien, toute une économie de l'étayage subjectif.

De même, la notion de but va nous renvoyer à la critique de la notion de tension, de celle de satisfaction. Le but, c'est la levée, la liquidation d'une tension. C'est là, donc, tout un système économique ; une sorte de principe de constance préside à cette économie. (Cette critique ne devrait pas faire de difficultés entre nous, à partir du moment où, déjà, les uns et les autres, je crois, vous avez participé à la critique de (*inaudible*) aux conceptions thermo-dynamiques qui régnaient à l'époque de Freud). Pour moi, il n'est même pas question de mettre en cause l'ancienne thermo-dynamique de l'équilibre, mais de mettre, purement et simplement, toute référence thermo-dynamique en cause.

Le but de la pulsion freudienne nous renvoyait à la distinction principe de plaisir/principe de réalité, avec l'histoire des énergies liées, etc..

Au niveau du principe de réalité, toute une série d'instances jouent une fonction régulatrice – qu'il s'agisse de la conscience, du jugement, de la mémoire, de l'action, etc.. Donc, on voit bien que sont étayées sur la notion de but de la pulsion des fonctions logiques, des fonctions praxiques les plus diverses.

L'objet de la pulsion, ce sont, dans la conception freudienne, des objets assez délimités au corps (corps-sein-fesses-voix-parole, etc.). Lacan en a fait une sorte d'intégrale, avec sa notion d'objet petit a. Mais, de toutes façons, ses algorithmes et tout, ramènent toujours le petit a à la pulsion, qu'on le veuille ou non ; et, à mon avis, rétablissent bien ce type d'infra-structure.

Ajoutons à cela quelque chose sur quoi Lacan est revenu, mais, à mon avis, ce n'est pas limpide : cette idée – absurde entre toutes – d'établir une sorte de progression dialectique entre les objets, comme s'il y avait une trajectoire, un parcours du combattant ! On commence par l'objet oral et on finit par... je-ne-sais-pas-quoi ! (encore une fois, j'ai dû oublier en cours de route.)

Là aussi, cette sorte de dialectique absurde des objets pulsionnels implique qu'il y ait, quelque part, un programme tout monté.

Le dernier point est celui de la représentation. Car, si vous vous souvenez du schéma freudien, la pulsion est réprimée, et la représentation est refoulée. Il y a donc une sorte de traitement de la pulsion par l'intermédiaire des délégués, des représentants de la pulsion. C'est vraiment comme si, dans l'usine, on ne pouvait discuter qu'avec les délégués syndicaux !

Enfin ! Il y a, quand même, aussi, d'autres moyens, d'autres procédés : il n'y a pas forcément que ce système de représentation. L'opposition entre représentation de la pulsion et pulsion ne va pas de soi du tout, et c'est ce qu'on remettra en cause dans cette théorie des agencements. C'est-à-dire qu'on ne retrouvera pas l'opposition, somatique et psychique, avec les deux modes de représentation psychique qui sont la (*inaudible*) et les affects. On aura des modes de sémiotisation différents, selon qu'il s'agira de sémiotiques de caractère iconique, discursif, linguistique et autres. Mais cela ne veut pas dire, pour autant, que ces sémiotiques seront représentatives d'un phénomène pulsionnel, qui serait en quelque sorte, le contenu univoque de ces affects, qui en

serait l'infra-structure. Les rapports contenu/expression qu'on trouvera dans les agencements, seront complètement d'une autre nature.

Du même coup cela fait tomber la notion de refoulement, puisque, dans cette problématique des agencements, on ne pourra jamais parler de refoulement.

Reprenons l'exemple de cette femme qui a perdu ses octaves : ses octaves n'ont pas été refoulés ! Simplement, ça ne sémiotise plus. Ils se sont affaiblis. Ils ne sont pas passés ailleurs, sous la table, en dessous de la représentation. Ils ne sont pas là, en train de pousser, pour dire : « On voudrait bien ressortir ! » La question ne se pose pas dans ces termes. Il y a des modes de sémiotisation qui fonctionnent ; et puis, dans d'autres contextes, ils ne fonctionnent pas, ils s'éteignent.

De même, pour la dichotomie entre les contenus manifestes et les contenus latents, par exemple dans le rêve ou dans n'importe quelle psychopathologie de vie quotidienne, ce n'est pas du tout comme cela que ça s'étagera.

Il y a un certain mode de sémiotisation plein, qui n'est pas latent, qui a son propre mode de consciencialisation, sa propre syntaxe, son propre fonctionnement : c'est celui du rêve. Et puis, il y a un autre mode de fonctionnement qui est celui de la veille. Il n'est pas question de traduire l'un dans l'autre. Il est question de voir qu'on passe d'un agencement d'énonciation à un autre et que de l'un à l'autre, on ne met pas en jeu les mêmes types de composantes. Cependant, certaines des composantes se retrouvent de l'un à l'autre ; et sans qu'on puisse les traduire d'un agencement à un autre, c'est certainement tout à fait utile d'essayer de repérer « qu'est-ce qui passe ? qu'est-ce qui ne passe pas ? d'un agencement à un autre ? » ce qui est tout différent de faire une interprétation.

Comment est-ce que je traite mon problème passionnel, par exemple ? ma composante passionnelle : je suis amoureux de... ou j'ai peur de..., ou de la mort. Comment est-ce que je traite cela dans mon agencement d'énonciation onirique ? Qu'est-ce que j'introduis là-dedans ?

Vas-y ! Sur cette scène de théâtre, tu joues ça avec tels moyens. Et puis, sur une autre scène, tu joues avec un autre instrument. Maintenant, fais le moi au piano ! ou – comme on dit – dites le moi avec des fleurs !

Mais ça ne veut pas dire qu'il y a un phénomène de traduction. Et ainsi, vous remarquerez, sont restitués les pleins droits, la pleine authenticité de ces modes d'expression dans les différents agencements d'énonciation.

C'est dans la mesure où l'on dit qu'il y a des complexes fondamentaux, des structures, des objets partiels, des pulsions, des instincts de mort, d'Éros, etc., dans la mesure où l'on introduit de telles constantes, qu'on peut, ensuite, dire qu'il y aura traductibilité. Elle se fera toujours en référence à ce code central qui est déposé dans cette pulsion, ces complexes, cette généalogie des stades, et des choses de ce genre.

Si vous faites sauter cela, vous n'avez plus de possibilité de traduction. Vous avez une praxis particulière, un autre agencement d'énonciation qui consiste à dire : « Fais moi un autre discours qui ne sera pas un métalangage, mais un autre discours, qui prendra en compte le discours que tu as sorti, à ton réveil, de ton rêve ; et puis, le discours que tu me tiendrais sur la problématique – tel que tu en parles avec tes proches – de ton amour, de ta passion, de ta peur de la mort... »

X : une synthèse, pas une traduction.

F : Ce n'est même pas une synthèse, c'est un autre discours ; complètement original. Il implique un degré de créationnisme, il réinvente les mêmes objets. De même, si tu te mets à réécrire Hamlet, tu ne vas pas faire une synthèse des anciens Hamlet, tu vas faire un autre Hamlet ; même si tu prends le même titre, tu vas faire une autre pièce, mais tu ne vas pas synthétiser...

Cette idée nous amène à mettre en cause la notion d'économie. (là, je me rapproche de la question

posée sur le désir). Il n'y a plus de pulsion. Alors qu'est-ce que c'est, ce qui se passe ? Qu'est-ce qui pousse ? Alors, qu'est-ce qui fait monter le rouge aux joues ? Où est-elle la passion ? Où est-il le moteur là-dedans ? S'il n'y a plus de quantité énergétique indifférenciée, de *quantum d'affect* : « quelque chose qui peut être augmenté, diminué, déplacé, déchargé, étalé sur les traces mnésiques, comme une charge électrique à la surface d'un corps. » (S. Freud) ; si on retire cette notion d'énergie de base, il ne s'agit pas de la remplacer, il s'agit de voir comment ça peut fonctionner sans. Est-ce que c'est utile de faire fonctionner sans ?

Alors, plutôt que d'un quantum d'affect, moi, je parlerai d'un *quantum de qualité*, d'un *quantum d'hétérogénéité* ; et cette quantité là serait celle qui nous conduit à la notion de consistance : consistance d'affect, consistance d'existence, consistance machinique (d'ailleurs, pas forcément consistance existentielle ; on pourra distinguer, ultérieurement, différents types de consistance). Ce qui existe relève bien d'un système d'intensités. Ce qui existe – notamment dans l'ordre des affects, ou dans l'ordre de la volonté – existe *plus*, ou *moins*. Il y a des seuils franchis, il y a des seuils de consistance. Ce n'est pas une loi du « tout ou rien » ; ce n'est pas : « ça existe ou ça n'existe pas ».

Ce n'est pas une quantité générale – un quantum d'affect – qui intervient là, mais c'est bien plus – ne disons pas : une matière abstraite (c'est pas beau de dire ça ! N.D.L.C.) – la notion de signes-particules : des signes-particules abstraits, qui sont une matière hautement différenciée, et au sein desquels on trouvera les réserves de singularités, les réserves de possibles. Et, pour reprendre une phrase de Leibniz : « Le propre du possible est de tendre à l'existence ». C'est donc une tension de consistance qui fait que, à un certain moment, c'est tellement possible que ça se met à exister quelque part !

Et puis, il y a un autre niveau où ce champ de possible se creuse tellement qu'il perd sa consistance, et ça n'existe plus !

C'est un autre type de phénomène économique qui n'est pas du tout comparable à l'économie libidinale.

X : Je ne comprends pas : où est l'énergie là-dedans ?

F : Il n'y en a pas.

P : On peut dire qu'il n'y en a pas. On peut dire qu'il y en a tout le temps, aussi.

F : Mais non ! C'est très fâcheux ! Il faut prendre un autre mot. Je préfère parler de signes-particules, car si tu parles d'énergie, tu vas être obligé d'inventer un système où de petites quantités d'énergie peuvent avoir des effets considérables, et doivent se protéger des super-affects qui vont balayer ces petites quantités d'énergie ; et tu trouveras cette poisse dans toutes les histoires de sublimation, etc..

Là, pour changer de territoire, avoir envie de. (je vais partir, je vais m'installer au Brésil, ou : maintenant, je vais refaire du piano, ou : maintenant, ma mère est morte, le piano, fini !), ce ne sont pas des quantités d'énergie qui interviennent. Ce n'est pas : « Allez ! Remets-m'en un coup ! Ah ! Encore une chope de libido et ça va partir ! » Pas du tout !

Ce sont des connexions machiniques toutes simples. Exactement comme dans les systèmes informatiques : des machines qui marchent sans énergie – ou à un niveau tel, que ce n'est pas pertinent. Tel type de connexions, tel type de singularités met le feu à un système, complètement, le fait démarrer du point de vue sémiotique : une intuition poétique, un fantasme délirant, et puis tu pars dans un trip schizo, tu tournes fou ou tu tombes amoureux... Mais il n'est pas question de quantités d'énergie là-dedans, il n'est pas question de pulsion de base.

Z : La dépression, alors, ce serait quand le système de passer d'un agencement à un autre ne marche pas ?

F : Question-piège : il peut se faire que, dans un tableau dépressif, il y ait certaines composantes avec facteur énergétique. Mais ça ne veut pas dire que le régime d'ensemble de l'agencement relève de cette problématique énergétique : tu peux très bien donner des vitamines, du Tofranil, et tout, pour intervenir sur la composante dépressive, sans que cela ait aucune sorte d'incidence sur l'économie générale de l'agencement dépressif. Simplement, tu interviendras sur une des composantes somatiques ; mais ce qui fait les systèmes d'interconnexions, de disjonctions, de trou noir, etc., ne relève pas de cette composante énergétique particulière, qui interviendra au niveau somatique de la dépression.

P : Ça c'est sûr !

F : Oui, pour la dépression. Mais dans le mécanisme général pulsionnel, il y a nécessité de liquider toute cette notion énergétique relativement aux pulsions.

M : ... C'est la multiplicité des éléments qui joue un rôle ; ce qui n'exclue pas que, de temps en temps, le grand père Freud ait aussi raison, mais par hasard, pour une partie limitée ; ou que la psychiatrie traditionnelle, les éléments génétiques, etc., aient aussi quelque chose à dire.

Mais, ce qui me semble très important – effectivement – c'est une approche qui permette de ne pas être piégé par une seule manière de voir, et qui, pourtant, laisse la possibilité à toutes les manières d'avoir un rôle à jouer.

Pour moi, qui ai, par exemple, passé une partie de mon temps à parler uniquement des systèmes qui dépassent l'individu : les systèmes économiques, sociaux, culturels, politiques, etc., maintenant, il se trouve que je me remets à penser : « Et les systèmes infra-individuels ? génétiques, neuro-physiologiques, et autres ? » Ils ont un rôle extrêmement important... et même si on les appelle des encodages !

Ce qui est très riche dans ce qu'on entend aujourd'hui, c'est la possibilité d'un champ ouvert. Cette multiplicité de recoupement de lignes bizarres qui, à un moment donné, font que quatre ou cinq voies apparemment (*inaudible*) passent par le même point. C'est extrêmement riche.

Mais le problème sera : Comment, concrètement, organiser un contexte qui permette aux singularités de proliférer ?...

F : Donc, voilà : j'ai mis en question la notion d'infra-structure libidinale, pulsionnelle, de quantité, principe d'économie. Il va de soi, d'ailleurs, que je mettrai en question les notions de dynamique et de topique freudiennes, pour d'autres raisons : la topique parce que je suis tellement pour la topique, que je ne suis pas pour la topique freudienne. Je suis tellement pour la cartographie, que la cartographie freudienne me paraît complètement restrictive (et ne permettant pas du tout de rendre compte des phénomènes). Quant à la dynamique, j'ai dit les raisons : il y a des systèmes d'ouverture, de prolifération, des systèmes de mouvements d'équilibre, qui ne sont pas du tout du registre des rapports refoulé/refoulement, des choses de cette nature.

On pourrait être tenté de dire : « Mais alors ? S'il n'y a pas d'énergie à la base des systèmes d'agencements, au fond, ce qui va les actionner, leur servir, en quelque sorte, de système causal, c'est un principe de déterritorialisation – voire un principe de néantisation, pour reprendre le terme sartrien ; il va faire, au fond, qu'il y a, ou qu'il n'y a pas, connexion, etc.. N'allons-nous pas retrouver une catégorie générale de déterritorialisation, comme fondement des agencements ? Avec cette nuance que : la déterritorialisation serait une sorte d'énergie neutre, d'énergie blanche ? »

Alors, là, par symétrie (logique), je ferai le même type d'objection : il n'y a pas de déterritorialisation générale. Il n'y a que des déterritorialisations particulières, liées à chaque type de composantes ; négociées, trafiquées dans des composantes particulières des agencements particuliers. Autrement dit, la déterritorialisation est toujours processuel machinique. Elle s'agence toujours selon des niveaux, des plateaux d'énonciation ou de codage, de sémiotisation, particuliers. Donc, la déterritorialisation aboutit à la constitution d'agencements, qui sont toujours des agencements loin de l'équilibre, quelque part.

Ce serait une sorte de catégorie thermo-dynamique, à ceci près que ce serait une catégorie thermo-dynamique un peu humoristique, où il n'y aurait qu'une thermo-dynamique loin de l'équilibre, mais jamais de thermo-dynamique près de l'équilibre...

Plus un processus est déterritorialisé, et plus il est en mesure d'opérer des rétroactions spatiales, temporelles, substantielles. C'est ce qui caractérisera le rapport expression/contenu : les composantes d'expression seront les composantes les plus déterritorialisées – ou relativement plus déterritorialisées que les autres – de telle sorte qu'elles permettront d'avoir une fonction d'expression par rapport aux autres. Mais encore s'agira-t-il de quelque chose – je dirais – de transitoire, d'aléatoire. Car il peut se faire que la situation change, et qu'une autre composante prenne position de représentation.

Il n'y a donc pas primat d'un certain type de composante représentative (par exemple, du signifiant), mais une autre composante peut devenir la composante la plus déterritorialisée, et devenir représentative.

On pourra inventer des centaines d'exemples : une conversion somatique peut devenir la composante représentative première ; et le langage et le reste, devenir tributaires de cette représentation. Une révolution sociale, en mai 68, peut devenir la composante représentative ; et les faits individuels, micro-sociaux et autres, deviennent relatifs à cette révolution. Et puis, il peut y avoir des inversions, des retournements. Le problème de la mise en place d'un certain type de composantes de représentation n'est pas donné d'avance. Autrement dit, les rapports contenu/expression font partie, aussi, du processus d'analyse, de cartographie, ou de praxis analytique.

La déterritorialisation, c'est, finalement, la clef de l'affaire. C'est ce qui permet de nouer des composantes hétérogènes, de les faire fonctionner entre elles, de faire passer des systèmes, des signes-particules, des formes, des substances. L'idée même de machine, de nœud machinique relève de cette déterritorialisation, que l'on ne peut pas quantifier à la façon d'une catégorie comme la Libido, ou comme le Capital, ou comme n'importe quelle notion, qui servirait de référent général aux agencements.

P : En ce moment, je travaille les questions du visuel, de l'iconique dans le rêve ; pour prendre un peu à rebrousse-poil l'hypothèse selon laquelle on ne s'intéresse qu'à ce qui se dit. L'idée était de partir du texte du rêve, tel qu'il est dit, et essayer de travailler comme si on avait à faire à un film, avec des composantes sémiotiques assez diverses, où il y a de la parole, du mouvement, de la lumière, où il y a des images qui bougent.

Faire l'hypothèse, donc, que l'analysant raconte, comme il peut un film qu'il a vu. En première approximation. On pourrait dire, aussi : quelque chose qu'il a vécu dans sa peau, son équilibre, sa coenesthésie, etc.. Mais enfin, on peut s'en tenir, dans une version restrictive, à l'expérience du film, c'est assez commode.

Entre autres, j'avais été frappé par le rêve qu'a fait un garçon, qui se définit, lui, comme homosexuel. Il est venu en analyse pour cela, parce qu'il est homosexuel malheureux. Et il avait fait le rêve suivant. Il dit ceci :

Je suis dans un train, avec d'autres gens. Ma main droite touche les fesses, probablement d'une femme, et c'est une sensation extrêmement agréable. C'est la première partie du rêve : du plaisir qu'il décrit.

Tout d'un coup, une personne qui s'avère être une autre femme que celle que je touche dit : « Il touche les fesses d'Éva ». Mais, à ce moment là, dans le rêve, il s'aperçoit qu'il est dans un compartiment, assis à côté d'une copine à lui, qui est mariée avec un type qui est en face de lui, sur la banquette opposée ; la fameuse Éva étant à côté du type qui est en face, donc en diagonale par rapport à lui. Et il se dit, dans le rêve : « Comment ai-je pu toucher les fesses d'Éva, alors qu'elle est en face de moi ? »

Alors, il a honte, il retire sa main, et il commence à se poser cette question là. Il n'arrive pas à résoudre la question : comment pouvait-il être, à la fois, à côté et en face ? Et il se réveille sur cette phrase ; il dit : je me dis en me réveillant : « Encore une fois, je n'ai pas de femme ! »

Cela me semblait très intéressant, parce que j'avais l'impression qu'il y avait des moments de prévalence sémiotique dans le rêve. Dans un premier temps, le rêve se déploie complètement dans toutes les possibilités métamorphiques du corps et de l'espace : une expérience, en quelque sorte, de modification de coenesthésie, de contact, dans une relation d'objets tout à fait partiels, une main, une fesse, deux ; tout cela dans le plaisir ; dans le noir aussi (car il dit : la scène s'éclaire...). Et c'est au moment où la phrase apparaît – c'est-à-dire où, pour la première fois, quelqu'un dit quelque chose et commente, décrit syntaxiquement : « Il fait ceci » – qu'apparaissent, d'une part les personnages, et puis, d'autre part, leur caractéristique d'être des personnes entières, et pas simplement des culs et des mains.

F : et la honte !

P : et la honte. En même temps qu'il y a la honte, il y a l'impossibilité de résoudre le problème, qui l'était en pratique dans la première partie du rêve : comment être à la fois en face de quelqu'un et derrière ? C'est-à-dire : comment être dans une position multiple, englobante, par rapport au corps de l'autre ?

Et il se réveille sur un troisième niveau, à la fois de signifiante et de surmoïsation : « Encore une fois, je n'ai pas de femme ! » ; ça se termine quand même sur la grande opposition des hommes et des femmes qui, même dans la deuxième partie, n'était pas encore très claire ; parce qu'elle a simplement dit : « Il touche les fesses d'Éva », mais il ne s'agissait pas d'homme et femme, pas encore. Et il se réveille là-dessus.

La partie où on se réfère, où on reste attentif à ce qu'il y a de visuel, d'iconique, ou de coenesthésique dans le rêve, est aussi celle, à mon avis, qui a à voir avec le désir le plus profond du rêve ; le plus utilisable aussi, celui qu'il faut entendre, et que au fur et à mesure qu'interviennent des...

(Fin d'une bande)...

Z : ...Dans le rêve, comme production cinématographique de Fellini, on voit proliférer des corps à l'infini, dans tous les sens, jusqu'au réveil, où il constate que la femme qu'il voit comme ça, c'est celle du rêve ; mais il n'y a pas de femme, en fait : toutes celles qu'il a vues là, annulent toute autre.

P : J'avais l'impression que ce patient me proposait deux choses :

D'une part, un certain type de récit qui pouvait aboutir à : « voilà pourquoi je suis un homosexuel (encore une fois, je n'ai pas de femme, et voilà !). »

Ou alors, autre chose – qui est à entendre, peut-être, aussi dans la situation de la cure, car il est allongé et je suis derrière lui : comment pourrait-on faire pour que je sois à la fois à côté de vous, et puis derrière, et puis devant ? Est-il possible d'imaginer une situation complètement différente, corporellement ? Est-ce qu'on peut brasser tout ça ? Est-ce qu'il est loisible de le faire, sans

que, soit vous avec votre système d'interprétation, soit les personnages de mon rêve, ne viennent me dire : il s'agit d'hommes et de femmes, il s'agit du cul d'une femme, et non pas de n'importe quel cul, etc..

Z : J'ai envie, vraiment, d'embrayer sur ton impression qu'il demandait une éventuelle transformation de l'agencement de la cure... un peu pour rebrancher F. sur cette question : « Comment, à prendre ainsi d'autres éléments que ceux du discours, faire entrer dans le système d'énonciation tant d'éléments disparates ? » Qu'est-ce que tu proposerais alors, comme cadre pour mettre en place la schizoanalyse ?

P : Attends ! Restons un peu sur cet exemple précis. Si j'ai raconté le rêve de ce patient, c'est aussi parce que je ne lui ai pas du tout posé des questions sur les mots. Effectivement, à un moment donné, je lui ai dit : « Écoutez, c'est quand même drôlement intéressant, ce que vous me dites ! » Et je lui ai demandé de faire un plan : il a commencé à dessiner le plan du compartiment. Si tu veux, j'avais l'impression que c'était bien par là qu'il fallait focaliser plutôt que sur les phrases.

Z : C'est pour cela que j'embraye directement sur la sortie d'une espèce de scène pré-établie entre lui et toi : quelle place occuper ? Où est-ce que vous pourriez être ? Est-ce que c'est vous qui êtes à côté d'Éva ?

M : (*inaudible*)...

Z : ... Donc, que proposerais-tu, aussi bien pour utiliser ce que dit P au niveau des éléments iconiques, que pour les éléments de ta chanteuse qui perd des octaves ? Que pourrait-on imaginer ?... Au niveau actuel, on voit bien qu'il y a un cadre sur lequel jouent la famille, les générations, la case vide... Quand tu inaugures avec des dessins, tu privilégies l'élément visuel, un autre élément qui n'est plus d'ordre auditif. Dans la pluralité de ce que tu fais mettre en scène, ce serait comme une séance, ou une pratique de la schizoanalyse.

Comment envisagerais-tu de pouvoir, concrètement, permettre à tous ces agencements d'avoir une existence sur un lieu qui soit saisissable dans une rencontre avec un thérapeute, avec un schizoanalyste ?

F : Moi, je prendrai des exemples que je connais mieux, parce que ce sont les miens... Mais, je voudrais remarquer, dans ce que tu dis, ceci, il y a une première chose qui est essentielle, et que tu pointes ; c'est le fait qu'il y a une jouissance, en quelque sorte, topologique, jouissance des permutations ; jouissance d'espace – qui n'est d'ailleurs pas un espace calme, mais un espace de permutations. C'est un espace très particulier : devant, derrière, en diagonale... Quelqu'un fait les 36 positions, et dans un train en marche ! C'est formidable ! Il est devant, derrière... Finalement, c'est le genre de choses dont on n'a rien à dire, par définition ! « C'est vraiment très bien ! Continuez ! Tout va bien ! »

X : Si ! lui payer un abonnement de train ! « Demandez à la Sécurité Sociale qu'elle vous paye une carte de train »... (*rires*)

F : C'est ça ! Mais là où ça ne va pas, tu l'as parfaitement dit : il y a l'entrée des visages ; il y a l'entrée des noms propres ; et il y a la honte qui se déclenche. Honte et redoublement : « encore une fois... ! »

La problématique, c'est l'apparition du phénomène de trou noir particulier, celui de la honte ; qui correspond, d'ailleurs, à la cessation du plaisir ; qui coïncide avec la subjectivation ; avec le réveil.

Ce qui est intéressant, c'est d'essayer de repérer les autres types d'agencements, les autres modes de territorialisation. En effet, les caractéristiques de l'agencement sont à la fois : différentes composantes hétérogènes et un mode de sémiotisation, de représentation qui lie les différentes composantes ; un certain territoire spatio-temporel et des lignes de fuite machiniques. Il y en aurait d'autres : les heccités, les devenir-animaux, peu importe. On prendra déjà ces quatre-là ; on les prend pour autant qu'on en a besoin.

Si tu as du matériel déjà, ou si tu attends des données nouvelles, tu vas chercher toutes celles où tu vas trouver les phénomènes de trou noir en écho à cette honte. Car cette honte n'est efficiente pour faire de lui un homosexuel malheureux, que pour autant qu'elle travaille par ailleurs ; ou, qu'il y a des phénomènes de trou noir qui travaillent par ailleurs ; qui rentrent en écho, et qui font une ré-accélération. Il semble même que le réveil, pour lui, soit, en tant que tel, un phénomène de trou noir : il sort, et il rentre dans le trou noir.

À ce moment là, quand tu auras étalonné les quatre ou cinq – si tu as de la chance – phénomènes de trou noir qui rentrent en écho, tu vas te poser la question : « Moi je ne peux pas intervenir sur son jeu de permutations dans le train, et puis enfin... si je ne suis pas homosexuel, ça n'aide pas ! »

Mais, y a-t-il un autre de ces agencements, sur lequel un travail est concevable pour créer un phénomène de consistance, qui permettra au type de sémiotiser son trou noir dans un autre registre ; qui ne sera pas sublimatoire ; qui sera réel ; qui sera un autre domaine, où l'agencement prendra sa consistance ? Et du même coup, évidemment, si tu en éteins un, des trous noirs, tendanciellement tu éteins le phénomène d'écho, et puis... il continuera d'aller dans le train, voilà !

M : La dernière phrase du rêve me fait penser à celle de Kafka : « Et pourtant, je l'ai toujours aimée », à la fin de ce texte qu'il dit avoir écrit « comme une éjaculation, en une seule nuit », *Verdict*. Il faudrait travailler ça... (*inaudible*)... C'est, effectivement, extrêmement riche comme ligne de travail de ce qu'il nous a donné, et qui, apparemment, est tout à fait aérien, n'est pas soutenu, n'est pas ancré par tout ce qui est l'orthodoxie créationnelle...

F : Mais pourquoi ce type là, quelque part, s'investit sur la honte ? Pourquoi ? Son plaisir de la honte est tel, que, probablement, il doit foutre en l'air tous les autres registres de fonctionnement qui sont les siens... Mais je crois que c'est encore plus compliqué, là : en effet, quand il dit « encore une fois, je n'ai pas de femme » il se persécute tout seul, en somme, parce que, par ailleurs, il n'en veut pas, de femme.

P : Il reprend à son compte, en fait, une phrase venue d'ailleurs. Il n'en a rien à faire, ceci dit, dans sa vie pratique.

Z : Les conditions de cette honte et de cette impossibilité d'articuler font que, lorsque ça s'articule en langage, ça pose un problème, qui est : « je n'ai pas de femme en moi ». C'est l'impossibilité d'avoir en soi cette multiplicité de côtés – à la fois d'un côté, de l'autre... – parce qu'en fait, il est seul dans le compartiment, les autres personnages sont...

Comment est-ce que cela pourrait s'ouvrir sur un programme... et prendre consistance ?

F : C'est impeccable dans le registre des permutations ; cela fait bien partie de l'économie de prendre toutes les places à la fois. Mais, il y a un élément dont on ne rendra pas compte de cette façon, c'est celui de la honte.

P : La honte se confond avec une certaine logique de l'espace : une logique phénoménologique (« Ce n'est pas possible ! elle est en face de moi, en plus elle est en diagonale, je ne peux pas lui

toucher les fesses, je n'y arriverai pas ! »). C'est seulement au moment où quelqu'un d'autre a énoncé qu'il touchait les fesses *de* quelqu'un, que ça apparaît. Mais jusque là, tout se passait très bien : tant qu'il n'y avait pas de phrase, tant que cela restait un phénomène esthétique, effectivement.

F : un phénomène de sémiotique a-signifiante...

Z : C'est peut-être la phrase qui empêche l'autosatisfaction...?

F : En effet. Je crois qu'il y a deux phénomènes distincts :

– un phénomène d'économie de jouissance qui marche très bien. Il s'arrange très bien avec ses mains, ses places, ses fesses, tous ses machins à la Beckett : ça va dans tous les sens, il fait toutes les permutations possibles.

– et puis c'est l'éruption – là vraiment ! – du phénomène de singularité qui rejette. Mais pourquoi la honte ? Qu'est-ce qui déclenche ? Il retire sa main, et ça se déclenche. Mais ça, c'est de l'importation ! ça vient d'ailleurs, ça ! La question est de savoir : Qu'est-ce qui vient parasiter ? Quels sont les autres agencements où repérer ce phénomène d'écho ? La composante de passage, le phénomène d'écho, c'est, effectivement, la sémiologie signifiante. C'est ce que tu disais tout à l'heure.

P : Oui, c'est elle qui scande.

Y : C'est aussi le problème que tu posais tout à l'heure, de cette disjonction entre conscience et subjectivité. L'acte discursif implique le rapport de subjectivation. Et l'énonciation de la diagonale fait que le phénomène tombe. Parce que, effectivement, on est passé dans cet autre champ, dans cet autre inconscient.

F : On est passé dans le champ où il faut rendre des comptes : tu es assis devant ou tu es assis derrière ? Tu es homme ou tu es femme ? Explique toi ! Tu ne peux pas être partout ! Il y a un langage ! C'est : oui/non, blanc/noir.

Y : Comme dans le film *Sunseat Boulevard*. On est passé au parlant. Cette star, venant jouer son propre rôle dans un film parlant, sous forme d'une star déchue, est confrontée au problème du scénario. Les producteurs n'en veulent pas : ses scénarios sont vides. Mais, le cinéma, ce n'est pas un problème de discours, de dialogues : c'est un problème d'images et de montrer... Toute son impossibilité dans le film tient autour de cela...

P : D'où ça vient ? D'où vient l'injonction ? À ce propos, je pensais au dernier film de S. Kubrick, *Shining*.

Pour résumer : un homme est chargé de garder un hôtel, complètement isolé en plein hiver, où il sera seul dans cet immense espace avec sa femme et son gosse. On lui dit qu'il sera très bien payé, nourri, ce sera très bien, il vivra vraiment comme dans un palace (c'en est un). Mais à une condition : il doit savoir, quand même, qu'il y a une histoire. Il s'est passé un drame, ici, il y a quelques années : le gardien a tué à coups de hache sa femme et ses deux filles. C'est pourquoi on a beaucoup de mal à trouver quelqu'un qui veuille bien reprendre la place. Lui, répond que ça lui est bien égal, au contraire ! C'est très drôle ! Très amusant ! « — Mais votre femme n'y verra pas d'inconvénient ? — Mais non, mais non, mais ma femme... » À sa manière de prononcer ces mots, on sent que déjà, de toutes façons, sa femme n'a pas voix au chapitre, la cause est entendue, c'est lui qui décide.

Il se retrouve donc là-dedans et, évidemment, est pris dans l'atmosphère de cet hôtel, qui est décrit vraiment « Kubrick » : c'est *2001, l'odyssée de l'espace*, le vide énorme, un hôtel un peu vieux jeu, construit vers 1900, avec d'immenses pièces, des tentures et des meubles très américains, très fastueux et en même temps suranné.

En tant que spectateur, tu commences à vraiment suer l'angoisse alors qu'il n'y a rien du tout : il y a simplement du vide.

Effectivement, petit à petit, cet homme est pris dans quelque chose qui est comme une injonction venue d'ailleurs.

Ce qui est très fort, à mon avis, c'est que, dans les moments où il commence à rêver, ou à imaginer, ou à délirer – on ne sait pas très bien, parce que c'est du rêve éveillé – il se trouve dans cet hôtel, cinquante ans auparavant. Alors, tout d'un coup, il y a du monde : il y a un barman qui le sert, etc.. Et on voit apparaître un certain type de relations aux hommes, dans une société où les hommes, les pères de famille étaient, quand même des gens qui se faisaient respecter. Et tous les hommes qu'il rencontre lui renvoient un discours de cette sorte : « Ce n'est pas parce qu'on est en 1980..., qu'il faut que tu te laisses faire par ta bonne femme et ton petit gosse ! »

À un moment donné, il rencontre fantasmatiquement – dans une espèce de délire – un ancien gardien qui lui dit : « Nous sommes là depuis toujours pour garantir – quand même ! – qu'on ne va pas se laisser faire. » C'est le moment où s'approfondit alors, complètement, sa paranoïa, et où, effectivement, il passe à l'acte : il commence à poursuivre sa femme avec une hache, et son gosse aussi.

L'idée géniale de Kubrick, c'est que, s'il n'arrive pas à faire ça, c'est parce qu'il y a, quelque part dans le jardin de l'hôtel, un labyrinthe taillé dans des massifs de buissons : le gosse se sauve dans le labyrinthe, le père n'arrive pas à l'y retrouver, et finalement, meurt de froid ; alors que le gosse, lui, arrive à en sortir.

Ce que j'ai trouvé extraordinaire, c'est l'idée qu'il y avait un lien, une connexion entre l'espace (son architecture, son dessin, le décor, la couleur, la disposition, la grandeur des pièces, la profondeur des couloirs, etc.) et un certain état de société, une certaine éthique, un certain type de fonctionnement des machines familiales, qui pouvait se transmettre tel quel, simplement au travers de ce décor. Du moment qu'il était là, cet homme était pris littéralement, dans une machinerie paranoïaque, transmise par le dix-neuvième siècle : « Tu ne vas pas être un mec moderne, qui fait la vaisselle, et qui se laisse monter dessus par le gamin ! Ça ne va pas du tout ! » Et, de fait, il répond à cette injonction ; il se passe un phénomène de cet ordre.

J'ai trouvé intéressante l'idée que la folie ne vient pas à quelqu'un, nécessairement dans une relation à d'autres sujets ; mais au travers de tout un dispositif architectural, et de décor qui tiennent lieu...

F : d'agencements matériels, de montages.

P : Plus qu'un territoire, c'est toute une culture : ces meubles, cette énorme cuisine, le garde-manger...

F : les idéalités qui sont accrochées aux objets...

P : C'est cela. Une transmission comme ça.

Z : Un autre coup de génie de Kubrick, à propos de l'injonction, c'est la dimension phonétique. C'est très frappant dès le début du film : dans ce gigantesque hôtel que tu viens de décrire, un

même fait du tricycle : Vrrrrrououoummm ! Comme un fou ! très très vite. Il y a, évidemment, une succession de tapis, de marbres, de parquets, etc., et au niveau du son, toute une gamme se met en place, comme des ritournelles qui annoncent cette autre dimension, cet autre plan qui, à un moment donné, va complètement envahir cet homme.

C'est intéressant au niveau de ce que tu disais tout à l'heure : cette hétérogénéité des composantes – composantes complètement a-signifiantes – qui, à un moment donné, vont injecter un processus ; et qui ne font pas du tout appel – disons – à une réserve, à une quantité d'énergie quelconque, mais à des processus qualitatifs, hautement différenciés.

P : C'est vrai ! Le premier moment d'angoisse, c'est le tricycle. Le bruit. Sur le tapis, on n'entend rien, et puis, dès qu'il sort du tapis et qu'il est sur le marbre ! Là tu commences à avoir vraiment peur ! La bande son est extraordinaire !

X : Et la machine à écrire ?

P : Oui ! C'est un élément d'angoisse inouï ! Alors que ce n'est rien du tout ! (C'est quelque chose ! N.D.L.C.)